

Mâchicoulis

Elle a baissé la tête. Elle baissait toujours la tête à cet endroit précis. Très bas. Ostensiblement. Elle a dit « L'oeil du mur nous regarde » et son nez a filé aussi près du sol que son dos le lui permettait. Enfant, je m'étais moqué du mur, de cette ligne de pierres disjointes, de ces blocs éventrés qui gisaient inertes au milieu des herbes folles. Elle n'avait rien dit mais, de retour à la maison, elle avait pris la badine et m'avait roué de coups. J'en avais gardé les traces pendant des semaines. J'avais compris alors que le mur est puissant. Mais sa puissance n'est pas physique, elle a cessé de l'être depuis bien longtemps. Son pouvoir est ailleurs. Il est dans les habitudes des villageois, dans les rituels qui s'égrènent au fil de l'année, dans la dévotion de son église et de ses fidèles, dans l'absence de compromis de leur foi. Dès notre plus jeune âge, nous étions bien dressés. Quitte à ce que la leçon soit douloureuse. Je l'avais retenue.

Alcine, notre mule a continué à avancer. Nous avons dépassé l'endroit du chemin qui passait au plus près des roches et la mère s'est redressée. Elle n'était pas âgée mais elle le paraissait. Les durs travaux des champs avaient laissé leurs sillons sur sa peau aussi sûrement qu'un soc de charrue. Une vie de labeur a trimé dans la glaise. Nous étions sa seule réussite. Quatre enfants devenus grands sans jamais avoir eu faim. Sauf peut-être l'année de mes six ans. L'hiver avait été rude cette année là. Beaucoup étaient morts. La terre avait gelé en profondeur et il avait fallu attendre le redoux pour enterrer les derniers. Le père en faisait partie. Comme il m'avait appris les lettres, c'est moi qui avait peint son nom sur le cercueil.

La vieille a donné une claque à la mule pour que son pas soit plus rapide. « Faut qu'on se dépêche. L'orage arrive », a-t-elle dit sans me regarder. Ses prises de parole allaient toujours à l'essentiel. C'était une femme de peu de mots. J'étais son exact contraire. J'aimais les mots. Je les trouvais extraordinaires, colorés. Chacun était un joyau que je ne me lassais pas de tourner et de retourner. Lorsque j'en découvrais un nouveau, souvent dans les livres que j'avais trouvés au fond d'une grande malle oubliée au grenier, je prenais le temps de m'en imprégner. Il me fallait parfois du temps pour en comprendre le sens. Cependant, même lorsque je les avais compris, ils ne se départaient jamais des premières impressions qu'ils m'avaient données. *L'esperluette* restait espiègle quoi qu'elle fasse, les *balivernes* m'évoquaient des danseurs en patins, quant au *flagorneur*, il n'allait jamais sans son cou de pélican. Il arrivait parfois que l'un d'eux refuse obstinément de se révéler. Dans ces cas là, je rusais. Je les plaçais au hasard de conversations les jours de marché. Les réactions et les réponses étaient autant de pistes qui m'emmenaient à la définition comme une carte m'aurait conduit vers un trésor.

Le ciel s'est obscurci et un vent mauvais a commencé à souffler. La vieille ne s'est pas trompée. Nous allons prendre des seaux d'eau avant d'être à la maison. Sur notre droite, un faisan a jailli d'un fourré dans une confusion de plumes et s'est échappé en piaillant vers le mur. Il est chanceux. Lui peut le franchir sans risquer le fouet ou pire encore.

J'ai repensé au dernier mot que j'avais découvert. *Mâchicoulis*. Je ne savais pas encore ce qu'il voulait dire mais j'en étais déjà amoureux. *Mâchicoulis*. Ça sonnait comme un paquet de griottes

juteuses et tièdes prises sur l'arbre au soleil. Ça sonnait rond. Ça sonnait gourmand. Je savais pourtant que ce mot ne parlait pas de fruits. Je l'avais lu dans un livre sur le mur. Un vieux livre. Le plus vieux sans doute de la malle. Je devais faire attention lorsque j'en tournais les pages pour ne pas qu'elles se déchirent. Frieber, le seul oncle qui me restait du côté de mon défunt père, m'avait raconté un soir d'été, alors que nous fêtions *Banül*, la deuxième récolte, que la maison, était dans la famille depuis très longtemps. J'en avais déduit que mes lectures dataient peut-être de cette époque lointaine. Il était un peu ivre et, pour mon plus grand plaisir d'enfant curieux, il s'était livré plus que de raison. Selon lui, elle avait été bâtie par un de nos ancêtres, du temps où le mur était encore haut. « D'ailleurs les pierres sont les mêmes, avait-il remarqué. Ils ont peut-être été construits en même temps. » Il s'était immédiatement excusé après avoir dit cela. Il était sous le coup de l'alcool mais les vieux réflexes restaient tenaces. Les bergers ont ce dicton: « Même lorsque le maître n'est pas là, le chien sait lorsqu'il désobéit. » Mon oncle avait du sentir sa laisse. Se rendant compte qu'il était allé trop loin, il avait qualifié ce qu'il venait de dire d'idiote. « Tout le monde sait que le mur a toujours été là », avait-il ajouté puis il était reparti se servir un verre de vin nouveau et tourner la broche. C'était la toute première fois qu'on remettait le dogme du mur en question devant moi. Ça avait été fugace mais, dans ma tête d'enfant, un monde s'était ouvert. Les possibles avaient définitivement changé.

Le tonnerre. Il a grondé au loin. La mule a marqué un arrêt et a orienté ses oreilles vers le bruit, vers la maison. Il a fallu nous montrer persuasifs pour qu'elle reparte. Les animaux sont, à bien des égards, plus intelligents que nous. Nous allons vers l'orage et elle le sait. Le plus simple aurait été de chercher un abri car nous sommes encore loin mais la mère a insisté. « La gamelle sera vide si on est pas courageux. » Nous n'avions rien prévu pour le retour du marché. Notre surplus de patates s'était bien vendu mais les pièces de cuivre qui remplissaient notre bourse ne rempliraient pas nos estomacs si nous restions dehors ce soir. J'ai tiré sur le licol plus fort et j'ai maudit intérieurement le mur qui nous imposait un détour non négligeable. Le mur. Toujours lui. Dans le livre, on mentionnait différentes choses à son sujet. On y parlait d'une guerre terrible et de maladies qui l'avaient été tout autant. Un passage parlait de longues files de réfugiés, de comment on les avait fait travailler dans des carrières de granit. J'en avais vu une dans la forêt en allant cueillir des chanterelles. C'était une béance immense au milieu des arbres. Des petits étangs s'étaient formés au pied de falaises qui n'avaient rien de naturelles. Des hérons pourprés y pêchaient. Ils s'étaient envolés à mon approche. Un peu partout des blocs mal dégrossis avaient été abandonnés et sous la mousse qui les recouvrait en partie on pouvait voir des grains de mica scintiller. La nature avait en partie repris ses droits mais, devant ce vide énorme, j'avais réalisé que le travail de plusieurs générations avait dû être nécessaire. Des vies entières passées à donner des coups de marteau et de burin. Certains avaient dû naître, grandir et mourir ici. Tout ça pour l'édification du mur. « Quand on voit ce qu'il en reste, avais-je pensé alors. »

Une lumière vive a éclairé le chemin et les prés autour. Trois, quatre, cinq. Broummm. Ça se rapprochait. Quelques kilomètres tout au plus. La mule s'est arrêtée complètement. Elle refuse de bouger. La vieille lui balance des coups de trique sur la croupe mais rien n'y fait. Quelques gouttes

ont commencé à tomber. Nous allons nous faire rincer, c'est maintenant une certitude. Machinalement j'ai resserré les sangles des paniers. J'ai senti la nervosité d'Alcine. Elle a tapé plusieurs fois du sabot sur la chaussée. J'étais nerveux moi aussi. L'orage promettait d'être puissant. Il ne faisait pas bon trainer. La mère a levé les bras au ciel et implorer les dieux du mur. J'ai pesté intérieurement. On aurait cru voir le prêtre à la dernière messe. Un excité de première. Un nouveau. Il était arrivé depuis quelques mois seulement et il avait conquis tout son petit monde à grands coups de discours enflammés. Il savait y faire. Avec lui, c'était le spectacle. Toutes les bigotes mouillaient leur culotte en égrenant leur chapelet. La dernière prière se faisait dorénavant genoux nus contre la sol. C'était douloureux mais personne n'avait trouvé à y redire. Contrition et dévotion béate. Un véritable troupeau de vaches. Mais après tout, le bétail est heureux lorsqu'on lui montre la direction de l'étable, non? Quoi qu'il en soit, je ne partageais pas leur admiration. J'avais trouvé l'homme immédiatement antipathique. Son regard fou derrière son sourire enjôleur m'avait d'instinct mis sur mes gardes. Ce type était un danger et la suite me l'avait confirmé. Il avait dégoté dans les armoires du précédent prêtre quelques livres qui n'étaient pas des livres saints. Des livres de cuisine surtout d'après ce que j'avais pu en voir. Ils n'avaient pourtant pas trouvé grâce à ses yeux et c'est avec un plaisir mauvais et de grands sermons qu'il les avaient fait brûler devant le temple. Les villageois avaient applaudi. De mon côté, je l'avais haï.

Les bourrasques sont devenues terriblement fortes maintenant. Nous sommes obligés de nous pencher pour ne pas offrir davantage de prise au vent. Alcine est repartie avec la plus mauvaise grâce dont elle pouvait nous gratifier. Chaque sabot qui se pose plus loin que le précédent n'est qu'une victoire dérisoire. Notre destination est encore trop loin pour que nous puissions nous réjouir. La vieille s'accroche aux paniers d'osier. Je devine qu'elle prie mais je ne l'entends pas bien. Mes mâchoires se crispent malgré moi. La situation, le fait de repenser au prêtre, tout cela m'a mis en colère. J'ai envie de crier à la mère d'aller chercher cet abruti pour qu'il apaise les dieux. J'ai envie de lui crier que le mur n'empêchera jamais l'orage, qu'il n'empêchera jamais rien mais je reste à tirer sur le licol de toutes mes forces et je me maudis de n'être pas plus courageux. Ce jour là, j'aurais du me lever pour empêcher les livres de brûler. J'aurais du courir vers ce foutu prêtre et le gifler mais, je dois bien l'avouer, j'ai eu peur. On m'avait raconté les châtiments réservés aux blasphémateurs. Le fouet et les crachats sur la place du village. Le fer rouge parfois, pour l'exemple. Alors je suis resté assis. Lorsque la torche s'est envolée vers les pages jaunies, son regard a croisé le mien. Il a souri comme un enfant à qui on vient de faire un cadeau et j'ai su aussitôt qu'il m'avait vu. Vraiment vu. Qu'il avait vu à travers moi, le grenier et la malle. Ce sourire m'a glacé. Dès lors, j'ai su que mon tour viendrait. J'étais en sursis.

La pluie s'est mise à tomber. En grosses gouttes épaisses. Nous avons rentré autant que possible nos têtes dans nos épaules. La mule ne veut plus rien savoir mais nous ne pouvons pas l'abandonner ici. J'ai avisé un chêne isolé au bord du chemin. Il fera un abri de fortune le temps que le plus gros du grain passe. J'ai fait des signes à la mère de la main et j'ai hurlé pour la prévenir mais avec le vent, s'entendre est devenu impossible. Sans lâcher le licol, je me suis rapproché d'elle et je lui ai touché le bras pour lui montrer l'arbre. Elle m'a regardé et j'ai vu qu'elle tenait son chapelet. Elle

semble un peu perdue mais elle finit par comprendre et acquiesce à mon idée. Alcine a l'air d'avoir compris également et elle se laisse tirer vers la protection des branches. Il ne nous restait que quelques mètres à faire lorsqu'une déflagration nous a jeté au sol. Je suis resté quelques secondes sous le choc. En me relevant, j'ai compris que la foudre venait de frapper le chêne. Il est littéralement fendu en deux sur toute sa hauteur et des flammes sortent de l'intérieur du tronc. À côté de nous, la mule est comme folle. Elle se cabre et agite ses sabots furieusement. Ses yeux roulent en tous sens dans leurs orbites. Un des paniers en osier manque. Il a dû se détacher. Je finis par le repérer. Il a roulé jusqu'à l'arbre en feu. Toujours sonné, je pars vérifier que la mère va bien. Plus de peur que de mal apparemment, même si je peux voir que ses oreilles saignent. Les miennes doivent être dans un état semblable car je n'entends qu'un son aigu en continu. Alcine continue à ruer des quatre fers. Je tente de rattraper le licol à la volée mais elle repose ses sabots au sol et elle part au galop en direction du mur tout proche. Je comprends tout de suite l'urgence. Il faut que je lui remette la main dessus avant qu'elle ne commette l'irréparable. Je m'élanche à sa poursuite. Devant moi, sa croupe fait rebondir le dernier panier en tous sens. Je cours de toutes mes forces sans que je sois capable de la rattraper. L'eau tombe toujours par paquets et je finis par la perdre de vue. Tout semble disparaître quelques pas plus loin. L'orage obscurcit tout. Je distingue à grand peine le paysage. Je m'arrête pour reprendre mon souffle. C'est à la faveur d'un éclair que je peux voir qu'elle se tient tout près de moi. Juste devant les premières pierres. La peur me saisit. Je n'avais pas réalisé que nous nous étions autant rapprochés. Lorsqu'un nouvel éclair frappe deux secondes plus tard, je la vois sauter par dessus le mur. Il m'est impossible de la suivre. Je suis tétanisé. Je suis si proche des blocs de granit. Je pourrais presque les toucher. Cela ne m'est jamais arrivé. Rien que pour être aussi près, on pourrait me lyncher. Et pourtant, la pluie rebondit sur les pierres et jamais des pierres ne m'ont paru aussi banales. Je sens mes muscles se relâcher. Je m'arme de courage. Je tends le bras. Doucement. Mon index vient se poser délicatement sur un des blocs. Rien. Aucune voix ne descend du ciel. Ma main s'aventure davantage, palpe les aspérités minérales. Aucun oeil incandescent n'apparaît. Toujours rien. Je sens une envie de rire monter en moi. Le ridicule de nos vies me semble tout à coup comique. C'est donc ça, ce que nous redoutons tous. Un vulgaire tas de caillasses. Je me retourne. Mon hilarité retombe. À la faveur du chêne en flammes, je peux voir la vieille. Elle tient toujours son chapelet et me regarde éberluée. La pluie tombe longtemps sur ses yeux de chouettes. Plus loin, le bruit des sabots. L'horloge repart. Je tourne la tête vers la mule disparue. Les animaux sont définitivement moins stupides que les hommes. Ils s'affranchissent si facilement des frontières que nous nous imposons. Où est il le mur qui m'empêche de passer? Il n'est nulle part. Il s'est écroulé depuis longtemps. Il n'y a que dans les têtes des villageois qu'il est encore bien haut. Dans la tête de la mère. Dans la mienne? Je repense au sourire terrible du prêtre. Je repense aussi aux livres du grenier. Derrière moi la vieille est à genoux. Elle a baissé la tête. Ses mains fatiguées tripotent son chapelet humide comme un adieu alors je prends ma décision. C'est sans espoir de retour. Tant mieux. Je peux le voir clairement maintenant. Les dieux n'existent pas ou alors ils sont partis en voyage depuis longtemps. Je souris en franchissant le mur. Il est temps que j'écrive mon propre livre. Il est temps que je me fasse la malle, pour de bon....